

Colombie, juin 2003

Lettre collective de Colombie n°2

Queridas amigas, queridos amigos,

Voici à nouveau quelques nouvelles de ce pays. Le mois de juin est entamé et je me réjouis de la visite de Vincent qui va me rejoindre à la fin du mois pour deux semaines de vacances. J'en profiterai pour lui montrer les charmes de la ville dans laquelle je travaille, la magnifique raffinerie, le port pétrolier, la gare désaffectée qui n'a plus vu le passage d'un train depuis belle lurette... avant d'aller profiter d'une plage sous haute surveillance sur la côte colombienne, les doigts de pieds en éventail.



Le travail

Je crois qu'aucun membre de mon équipe ne se souvient de ce que signifie les termes « jour de congé ». Dans les faits, nous travaillons 7 jours sur 7 (quelqu'un peut-il avertir l'un ou l'autre syndicat qui puisse voler à notre secours ?). Les rares moments de libre pendant lesquels nous ne sommes pas en train d'accompagner ou en réunion, nous les passons à écrire et à lire des rapports. Les journées commencent tôt, parfois à 5h30 du matin. Qui m'avait dit que dans les pays tropicaux les gens étaient abrutis par la chaleur et ne se levaient qu'à 10h du matin ?? Mais bon, je ne me plains pas, le travail est intéressant et je commence à m'habituer à ce rythme. En quoi consiste donc mon travail, vous demandez-vous ? Nous pratiquons ici deux types d'accompagnement : accompagnement à des organisations de défense des droits humains et accompagnement à des personnes de ces organisations qui sont particulièrement menacées. Le premier type d'accompagnement signifie être présent dans les bureaux des organisations, vêtu d'un seyant T-Shirt muni du logo du projet PBI-Colombie, et montrer par notre présence que la communauté internationale se préoccupe de la sécurité de ces ONG. Très souvent, cette présence se transforme en discussion avec les personnes qui travaillent dans le bureau et les personnes de passage, mais généralement je trouve le temps de lire un chapitre d'un livre ou de réviser ma grammaire espagnole. Le second type d'accompagnement, à des personnes particulièrement menacées, signifie parfois une présence à leur côté 24 heures sur 24. En plus de les accompagner à leur travail, il faut donc suivre Madame X au salon de beauté, Monsieur Y aux courses et partager la chambre de toute la famille de Madame Z pendant la nuit. C'est parfois crevant, parfois ennuyant, mais souvent riche en expériences nouvelles. Durant les moments fatigants, je me dis que si cela m'ennuie d'accompagner Monsieur W à voir ses enfants, qu'est-ce que cela doit être pour lui qui ne se déplace plus sans un volontaire de PBI collé à ses basques depuis plusieurs années...

Pour appuyer ce travail d'accompagnement physique, nous menons toute une série d'entretiens avec les autorités, locales, régionales et nationales, avec les ambassades et les agences onusiennes. Nous ne sommes pas des gardes du corps mais des membres d'une ONG qui tente d'ouvrir l'espace de travail des défenseurs/seuses des droits humains. Nous rappelons donc lors de chacun de nos entretiens nos préoccupations pour la sécurité des personnes que nous accompagnons. De plus, PBI-Colombie publie chaque mois des lettres informatives, envoyées par e-mail dans le monde entier, qui rappellent les préoccupations majeures concernant les personnes que nous accompagnons.

Comme je suis nouvelle et encore peu habituée à décoder ce qui se passe dans cette région de la Colombie, je ne me rends parfois pas compte de la réalité. Ce sont les personnes accompagnées qui me signalent que les deux hommes qui viennent de passer en moto sont des paramilitaires ou qui m'expliquent les hommes que je vois devant le bureau d'un syndicat, tenant caché dans leur sac ce qu'on devine être une mitraillette, ne sont pas des assassins potentiels mais les gardes du corps de syndicalistes qui ont choisi une protection armée...

Je viens de terminer un article pour le bulletin francophone de PBI, qui devrait se trouver d'ici la fin juin dans vos boîtes aux lettres. Il raconte le cinquième anniversaire du massacre commis dans la ville de Barrancabermeja, qui a fait 7 morts et 25 disparus en 1998. S'il n'y a pas eu d'autres massacres aussi graves ces cinq dernières années, on ne peut malheureusement pas dire que la situation se soit améliorée : les assassinats sélectifs et les disparitions continuent, mais comme ils n'atteignent jamais une telle ampleur que le massacre 1998, on en parle très peu, en-dehors des journaux locaux qui recensent jour après jour ces funestes informations.

L'équipe

Toujours aucune autre femme dans mon équipe, mais rassurez-vous, cela ne devrait plus être le cas trop longtemps. Une Mexicaine est sur le point de nous rejoindre et viendra partager ma chambre. Mais mes collègues volontaires sont d'une compagnie tout à fait agréable. Le seul problème est celui de la nourriture : comment concilier des régimes alimentaires totalement incompatibles ? L'un des volontaires est végétarien, un autre ne mange aucun produit cuit et se contente de fruits et de légumes crus (on l'appelle affectueusement « l'oiseau »), un autre est foncièrement carnivore et ne doit pas manger trop de légumes verts, un autre souffre d'allergies diverses, une autre (moi-même) essaie de ne pas cumuler à chaque repas le riz, les pommes de terre, les pâtes et la viande de peur de rentrer en Suisse avec quelques kilos supplémentaires et tous essaient de ne pas consommer de produits venant de multinationales telles que Nestlé ou Coca-Cola... Quel casse-tête !

Il paraît que dans certaines régions de la Colombie, on consomme des iguanes. Ceux de notre patio ne risquent rien, nous n'avons encore rien tenté contre eux. Et ils savent se défendre : l'un d'entre eux était tombé dans la piscine (vide, heureusement pour lui) et un volontaire plein d'empathie a voulu l'aider à se sortir de ce pas difficile. L'iguane, dans un élan de reconnaissance, lui a infligé un coup de queue (pourvue de pointes fort acérées) à travers la figure. Je crois que plus personne dorénavant ne tentera de secourir un iguane en difficulté.

Le climat

Je m'y fais petit à petit. Le thermomètre reste parfois invariablement bloqué sur 39°C, même à 8 heures du soir... Ironie du sort, les habitants m'ont expliqué qu'ici c'est actuellement l'hiver ! En fait, ils utilisent cette appellation pour désigner la saison des pluies (j'ai bien essayé de leur expliquer ce que signifiait l'hiver en Suisse, sans succès). Et c'est vrai qu'il pleut régulièrement, pratiquement chaque jour, ce qui rafraîchit un peu, de manière tout à fait temporaire, la fournaise qui sévit dans cette ville.

Je vous envoie ci-joint une photo qui me montre en pleine action: accompagnement à un groupe de femmes qui vont faire des examens citologiques dans des villages pour promouvoir la santé des femmes. Je suis donc en plein accompagnement d'une chaise de gynécologie, comme on le voit sur

la photo (elle est sur le toit du taxi). Et une autre photo d'enfants fascinés par mon appareil de photo numérique...



Je me réjouis de recevoir de vos nouvelles. Comment va la Suisse? Et comment se sont passées les manifestations liées au G8? Et qui a remporté la coupe d'improvisation amateur?

Meilleures salutations et à tout bientôt,
Manon